



CHRISTIAN ROSE/FASTIMAGE

**2,50 € ou 9,45 € avec le double CD-livret**  
(en France métropolitaine uniquement).  
Ne peut être vendu sans « Le Monde Magazine »

## Une exposition en hommage à Miles Davis, géant du jazz

Tout justifiait une grande exposition : l'ampleur de l'œuvre d'abord, son succès planétaire ensuite, bien au-delà des passionnés de jazz, enfin, le personnage, la présence sur scène, fêlée, élégante, mélange d'arrogance et de provocation. Et la Cité de la musique à Paris a bien fait les choses : l'hommage qu'elle rend au trompettiste américain Miles Davis (1926-1991), jusqu'en janvier 2010, est de grande qualité.

La présentation évite le snobisme de ces expositions consacrées à des musiciens mais où l'on ne peut écouter la musique : le grand Miles se fait entendre à la Cité. L'œuvre est là, distribuée au fil de ses évolutions, dans des cabines circulaires qui enveloppent le son et évitent toute cacophonie. Elle voisine avec des costumes, des pochettes de disques, des extraits de films, des photographies. Un artiste dans sa continuité. ■

# Les (r)évolutions musicales de Miles Davis exposées à Paris

« We Want Miles » à la Cité de la musique, à Paris, première rétrospective mondiale consacrée au trompettiste

## Exposition

**D**e tous les monstres sacrés du jazz, vivants ou morts, Miles Davis (1926-1991) est probablement celui qui se prête le mieux à une exposition ambitieuse, telle celle qu'organise la Cité de la musique, à Paris, du 16 octobre au 17 janvier 2010.

Tout chez lui y concourt : la diversité de ses approches musicales, du bop des années 1940 à la rencontre du hip-hop et du jazz, au début des années 1990 ; sa reconnaissance par un large public, qui va au-delà des amateurs de musique, est une autre raison de l'exposer ; sa manière de styliser, de mettre en scène ses actes artistiques, de devenir ainsi un personnage et non plus uniquement un musicien.

L'exposition « We Want Miles. Miles Davis : le jazz face à sa légende » est une réussite. Parce qu'on y entend la musique de Miles Davis autant qu'on la voit. En présentant ainsi les « évolutions-révolutions » du trompettiste, Vincent Bessières, le commissaire, évite le travers d'une présentation fétichiste dans laquelle se sont perdues d'autres tentatives de montrer la musique au musée.

Il y a bien des trompettes, dont une Martin, modèle Magna des

années 1950, vernie d'un bleu-vert de flamme, et des instruments de ses orchestres comme un clavier Fender électrique et une guitare basse Fodera Monarch Deluxe, utilisés pour l'enregistrement de *Tutu* : tout cela établit l'étroite corrélation de la musique de Miles Davis avec les mutations technologiques.

**Quelques costumes, des partitions, des écrits, aussi. Présentés avec soin, au bon endroit, ces objets ne sont pas ceux d'un culte**

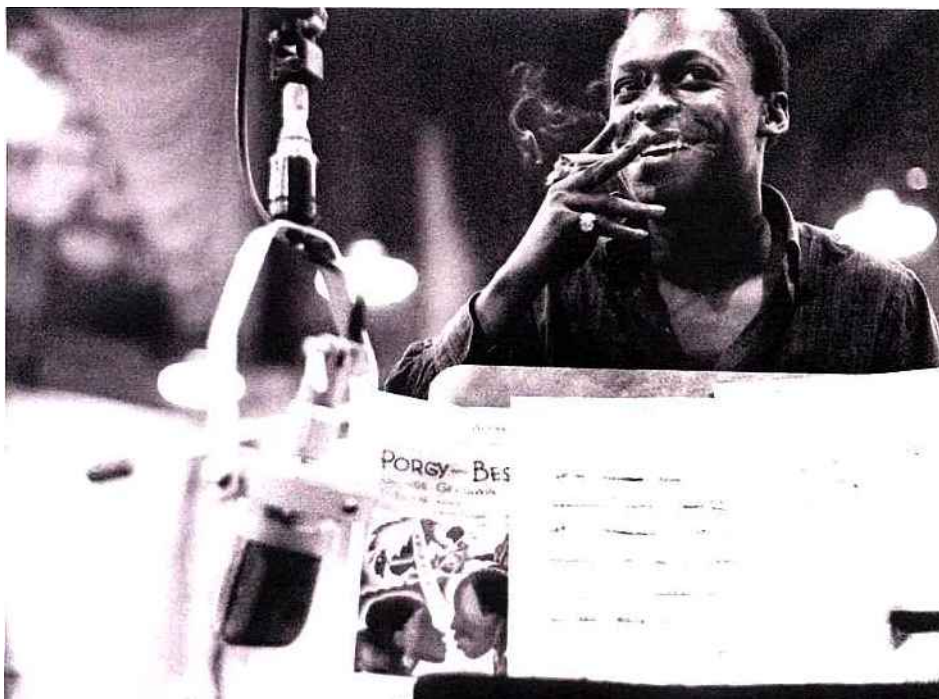
Quelques costumes, des partitions, des écrits, aussi. Comme ce reçu, sur un bout de papier froissé, d'une avance pour l'enregistrement de la musique du film *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle, et signée « Miles Davis, mother-fucker » (que l'on peut traduire par « enfoiré »). Présentés avec soin, discrètement, au bon endroit, ces objets ne sont pas ceux d'un culte.

Ce fils d'un chirurgien-dentiste d'East Saint Louis (Illinois) est pas-

sé maître dans l'art du clair-obscur. Dans une scénographie volontairement noire, « We Want Miles » est une exposition serpentine, en circonvolutions, construite de manière chronologique, de sa rencontre avec ses idoles et maîtres du be-bop (Dizzy Gillespie et Charlie Parker, en 1944) à l'un des ultimes concerts, à la Grande Halle de La Villette, en juillet 1991, en passant par le succès planétaire de *Tutu*, album électrique composé en 1986 par Marcus Miller.

Présenté au printemps au Musée du quai Branly, à Paris, « Le siècle du jazz » avait pour propos de dévoiler les liens entre le jazz et les arts plastiques. « We Want Miles » s'en démarque, et si deux tableaux de Jean-Michel Basquiat sont accrochés, *Bird of Paradise* (1984) et *Horn Players* (1983), c'est pour mieux expliciter l'univers du trompettiste, fasciné par Dizzy Gillespie et Charlie Parker, comme l'était lui-même le peintre.

Les pochettes de disques de la grande époque du graphisme 33-tours (*Birth of the Cool*, 1949-1954, lettrages des années Prestige, luxe de l'esthétique Columbia à partir de 1959), les affiches psychédélics des années 1970, figurent sur les murs noirs pour mieux étayer un propos musi-



1958. Miles Davis enregistre « Porgy and Bess ». DON HUNSTEIN/SONY MUSIC ENTERTAINMENT

cal capturé dans une série de « sourdines », cabines circulaires qui enveloppent le son et évitent le principal travers d'expositions consacrées à la musique : la cacophonie. Outre ces espaces, « We Want Miles » fournit des bornes d'écoute au casque pour les mélomanes affûtés.

« We Want Miles » a ce mérite de dévoiler l'œuvre et le personnage de Miles Davis dans sa continuité. Car chacune de ses périodes que l'on a pu penser « de rupture » a été en fait annoncée par la précédente, ainsi que le souligne une déambulation ouverte de l'exposition, sur deux niveaux. Seule vraie rupture, et encore, celle du passage de l'acoustique à l'électricité. En haut, les années acoustiques, en bas, les années électriques ; en haut, le noir et blanc, une imagerie poussée du

jazz dans la nuit ; en bas, la couleur, la pleine lumière, la starification.

On y verra Miles Davis boxer, filmé par son ami dessinateur Corky McCoy (auteur de la pochette funk d'*On the Corner*, immense, sur l'un des murs). Miles avait composé, en 1970, la bande originale d'un documentaire sur le boxeur engagé Jack Johnson, et retrouvé une conscience noire inflexible grâce à la boxe et aux arts de la rue.

« We Want Miles » est aussi la première exposition d'envergure dédiée à la dernière star du jazz, dont les archives sont peu exploitées, contrairement à celles de John Lennon, Serge Gainsbourg ou Jimi Hendrix, objets de précédentes expositions à La Villette. Celles de Miles Davis sont aux mains de ses amis musiciens, de sa fille Cheryl, de son fils Erin, deux de ses qua-

tre enfants qui vivent en Californie, et de son neveu Vince Wilburn. Pour Paris, qui fut un lieu important dans la vie de Miles Davis, ils ont prêté des partitions que l'on croyait perdues, des lettres, des photographies. Il y a celles, très belles, des sessions d'enregistrement pour Columbia avec le musicien Gil Evans, le Blanc avec le Noir, concentré, respectueux. ■

**Véronique Mortaigne**  
et **Sylvain Siclier**

« We Want Miles. Miles Davis : le jazz face à sa légende », Cité de la musique, 221, avenue Jean-Jaurès, Paris-19<sup>e</sup> M Porte-de-Pantin Tél 01-44-84-44-84 Jusqu'au 17 janvier 2010 Du mardi au samedi, de 12 heures à 18 heures, vendredi, jusqu'à 22 heures, dimanche, de 10 heures à 18 heures 8 € [www.citedelamusique.fr](http://www.citedelamusique.fr)